

Danan (Alexis), « Retour à Mettray », *Tribune de l'enfance*, n°62, avril 1969, pp. 9-14.





Retour à Mettray

par Alexis DANAN

J'étais à Tours, l'autre semaine, non pour y goûter à loisir l'adorable printemps tourangeau, ce qui eût été, certes, la meilleure des raisons, mais, à la prière du Comité local de Vigilance, tout frais reconstitué, pour y parler de l'enfance souffrante et de ce que, depuis trente-trois ans, nos Comités lui apportent d'assistance résolue quand le voisinage, qui la voit ou l'entend souffrir, nous alerte. Dire qui nous sommes, ce que nous faisons, ce que nous attendons d'aide des « braves gens » à l'usage de qui nos Comités furent imaginés, et créés contre vents et marées, c'est ma mission, et il me faut être vraiment empêché pour décliner un appel. Ce qui se rencontre d'enthousiasme, de ferme et gratuite volonté de service dans nos équipes passe tout ce qu'on peut concevoir, l'admirable étant que le dévouement n'y est pas un éclat sans lendemain, mais une attitude de consécration. On est du Comité de Vigilance comme on est ailleurs d'un parti, d'un syndicat ou de Saint-Vincent-de-Paul. On est souvent des deux, ou des trois, tant il est vrai, suivant ce mot né dans les tranchées de Verdun ou de Champagne, et qui, au fond, est plus d'orgueil que de protestation, que ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. Quant aux origines sociales de ces croisés, elles sont de tous les ordres. Il y a là des agrégés, des instituteurs, des médecins, des commerçants, des artisans, des journalistes, enfin d'un peu tout ce qu'il faut pour faire un monde. Avocats d'office et qui se sont constitués d'eux-mêmes, pour la défense d'une cause dont on s'est promis qu'elle ne sera pas perdue.

Le président du nouveau Comité de Tours est un professeur de philosophie, plus jeune que ses cheveux gris ne le donneraient à croire et qui, depuis toujours, se bat avec une vaillance rieuse contre tout ce que la bêtise a de formes et de prétentions à diriger le monde. Il est directeur des études à l'école normale mixte. Il pourvoit à la formation des maîtres pour l'enseignement des enfants inadaptés. Je le trouvai à la gare pour m'accueillir à ma descente du train. Il me fit monter dans sa voiture.

— Je vous emmène à Mettray, me dit-il. J'ai obtenu de faire visiter la maison à mes stagiaires. Vous les verrez. Ce sont des jeunes, pleins de flamme, comme vous. J'ai constaté, figurez-vous, que ce nom de Mettray ne leur dit rien du tout. Et même celui de Cayenne. On n'y peut rien. C'est comme ça.

Tant pis pour ma gloire de vainqueur.

Mais l'important, c'est la victoire.

* *

Nous fûmes à Mettray, sous un ciel doux, en quatre tours de roue. Mettray, c'est, autant dire, la banlieue de Tours. Le site est riant, tout en vallons modérés. Le choix des messieurs-barons qui, sous Charles X, entreprirent de fonder là une maison d'éducation à l'usage des enfants perdus ou en voie de perdition ne manquait pas de pertinence. On doit leur faire la grâce de penser que ce fut un choix raisonné. Un beau collège aux champs, loin des bruits et des tentations de la ville, telle fut l'ambition des bienfaiteurs de la « Maison Paternelle », au témoignage du site, d'abord, qui, lui, Dieu merci, n'a jamais changé, mais aussi du luxe sobre et solide des pavillons où les candidats à la réparation, pour employer le joli mot des Viennois d'après 1918, furent recueillis.

Il faut le dire et le redire: l'ambition fut d'une grande, d'une authentique noblesse. Mais on doit le dire aussi, parce que c'est tristement vrai : ce fut une ambition trahie. La trahison fut durement punie, par le désaveu, tardif, hélas! que lui infligea l'autorité de tutelle, après tout près d'un siècle d'hommages à l'institution qui était devenue pourrissante et meurtrière. Durement punie, en ce sens que « l'affaire Mettray » fut acculée à la honteuse liquidation. La « Maison Paternelle », tous ses pupilles retirés, par la Justice, par l'Assistance Publique,

dut fermer du jour au lendemain ses portes. Mais c'était une conséquence, non le fait d'une condamnation solennelle au nom de la morale. Mettray avait perverti, voué à l'irrémédiable désespoir, à la fange des maisons centrales et des bagnes coloniaux, des générations d'enfants de qui tout le crime, suivant la formule du juge Henri Rollet, était d'avoir appartenu à cette espèce non secourue : l'enfance malheureuse ou malade. Les bailleurs de fonds de l'affaire furent frappés incidemment dans leurs intérêts, mais les responsables de la dégénérescence d'une grande pensée : la préservation, le relèvement par l'initiation au travail, ces rééducateurs incapables, ces hommes sans foi demeurèrent dans la cité les hommes importants, décorés, considérés, qu'on les avait connus avant le scandale. (Me permettra-t-on de le dire en passant ? C'est parce que ces malfaiteurs par carence conservèrent leurs dignités et leurs croix, que, au lendemain même de la fermeture de Mettray, je déclinai l'offre qu'un ministre ami me fit de m'intégrer dans une Légion où l'on insultait à l'honneur en y maintenant les indignes.) Il est vrai que punir les responsables de la faillite de Mettray pouvait conduire loin. Il aurait fallu envoyer devant les juges les procureurs qui, chaque année, étaient venus à la Paternelle en tournée d'inspection et n'y avaient rien vu à reprendre.

* *

Puisque nous étions nous aussi en visite, les jeunes institutrices, les instituteurs du stage pour l'éducation des enfants inadaptés, leur professeur et moi, M. le Directeur du nouveau Mettray nous fit entrer fort courtoisement dans son cabinet, pour l'historique d'usage. Je ne dirai pas que je l'attendais là. Mais enfin, j'ai le goût de la performance et je me promettais un plaisir peut-être un peu pervers du spectacle de prestidigitation qu'il allait nous donner. Il ne pouvait pas se méprendre. J'étais là. La partie lui était difficile.

Il parla de la création de foi, s'attardant très justement sur l'extrême faveur avec laquelle, plusieurs décennies durant, on suivit en Europe, dans les pays qui s'éveillaient à la notion du relèvement de l'enfance déchue, l'expérience hardie de Mettray, fondée, dans un cadre propice à l'entraînement au respect de soi, sur l'éducation scolaire et professionnelle. Il était de beau jeu d'insister. Ce fut la grande époque de Mettray. Les gouvernements étrangers envoyèrent sur place des missions d'étude : missions de magistrats, d'éducateurs, d'administrateurs. Il s'inscrivit dans les esprits que la France avait atteint dans ce domaine difficile la perfection. On écrivit des thèses. On imita. Il naquit des « villages de Mettray ». J'apporterai sur ce point un témoignage personnel. Je visitais, il y a quelque quinze ans, la très belle prison de Hull, aux environs de Stockholm. Une prison d'adultes. Comme j'en disais mon admiration au Directeur, il me rétorqua avec une évidente conviction que nous n'avions certes rien à envier à la Suède, puisque nous avions la plus que centenaire Maison Paternelle de Mettray. Il ne me parut pas que l'hospitalité me commandât de le laisser dans son erreur. Je le sentis me prendre pour un journaliste d'une rare incompétence dans les choses qu'il prétendait être de sa spécialité, quand je lui assurai que Mettray avait sombré dans l'abjection, me retenant, devant son incrédulité narquoise, d'ajouter que j'y étais pour quelque chose.

Je reviens à ma visite du mois dernier. Ayant fini d'évoquer l'honorable passé, M. le Directeur, évitant mon égard, dut franchir le pas de la transition. Il avala sa salive.

— Et puis, dit-il, il y eut une période fâcheuse. C'était après la guerre de Quatorze. Le personnel d'encadrement vint à manquer. On recruta des surveillants de fortune. Il en résulta de très regrettables abus. La Maison Paternelle dut fermer ses portes. Elle les a rouvertes. Je vais vous montrer nos ateliers, nos cuisines, nos réfectoires. Nous sommes maintenant un Institut médico-pédagogique, moderne, confortable, où sont pratiquées au grand jour les méthodes de traitement et de formation en usage dans toutes les maisons qui reçoivent, comme la nôtre, des enfants inadaptés, des débiles légers, des « cas sociaux ». Nous avons quelques pré-délinquants, enfants de juges. Nous les plaçons, autour de la dix-huitième année. Vous allez les voir. Ils sont épanouis, heureux. Oui, je crois, heureux... Mais quelqu'un a-t-il une question à poser?

Je levai le doigt.

* *

[—] Suivant M. le Directeur, dis-je, il y eut deux Mettray: celui des messieurs-barons, de la période avouable, mieux

qu'avouable, exemplaire, et celui d'aujourd'hui, sur lequel il ne saurait y avoir rien à dire, car la formule de l'I.M.P. est maintenant établie, assise, relevant partout des mêmes normes intransgressables et l'on ne conçoit donc pas que le Mettray-1969 puisse, par on ne sait quel virus interne, différer en quoi que ce soit d'essentiel de la moyenne des autres. Dans un tel site, la médiocrité serait à crier. Mais l'histoire est l'histoire et il ne faut pas tricher. Il n'y a pas eu deux Mettray. Il y en a eu trois. Le premier, celui des barons. Nous tirons notre chapeau. Le troisième, l'irréprochable, celui d'aujourd'hui. Mais il y a eu aussi le second, celui de l'abomination appelée par son nom, qu'il ne faut pas aujourd'hui disculper, en faisant habilement sur lui le silence. Quand on dit l'histoire, il faut la dire toute. Il est regrettable que la Maison Paternelle de 1937 n'ait pas été bonnement expropriée, pour offense grave à la morale publique. Si ça n'était pas juridiquement possible, il est regrettable que la société exploitante n'ait pas eu la pudeur de changer de nom. J'irai plus loin. Etant donné ce que le nom de Mettray évoque d'horreurs, d'attentats longtemps perpétrés contre l'innocence et la misère, il est regrettable que le village de Mettray lui-même n'ait pas eu l'idée de changer de nom. Ces reniements justiciers ne sont pas impossibles. Je fais confiance aux Allemands pour décider, si ce n'est déjà fait, qu'Auschwitz ne s'appelle plus Auschwitz, ni Ravensbrück, Ravensbrück.

Et quelque chose est encore regrettable. C'est que le Mettray dernière manière, le Mettray-1969, qui, lui, mérite grandement le respect et l'hommage, pour ses transformations de tous ordres, dans les murs et dans l'esprit, paraisse assumer le Mettray de 1900 à 1937, en donnant le sentiment que l'évocation des crimes de la seconde période le gêne. Le jeune Directeur actuel, de qui l'enthousiasme et la foi sont évidents, n'a absolument pas à rougir des méfaits de Guépin et de ses équipes impunies de tueurs.

Se taire à leur sujet, c'est donner à penser qu'on fait des réserves sur l'accusation, qu'on se tient pour solidaires.

Il a fallu tuer Mettray II pour que Mettray III fût possible. C'est donc que tuer Mettray II était nécessaire. Cela, il faut le reconnaître bravement, quand on n'a été, quand on n'est Guépin ni de près, ni de loin.

Laissons aux paysans du bourg de Mettray d'exprimer indécemment leur regret du beau temps de la « Colonie » (« Au moins, dans ce temps-là, on les tenait ferme ! ») Laissons à leur nostalgie ces rustres qui vous feraient un procès si votre enfant blessait d'une pierre leur veau, mais qui trouvaient estimable qu'on traitât au nerf de bœuf, jusqu'au sang, comme faisait Khalifa, dans les cachots de la Paternelle, des gamins de 13 ans coupables d'avoir volé des pommes de terre dans l'auge aux porcs, parce que la faim les poignait.

L'ignorance et la barbarie ont des droits.

Mais ne nous privons pas, nous, de dire à l'occasion leur fait à la barbarie et à l'ignorance, et même à leurs increvables fantômes. Car l'anti-barbarie aussi a des droits.

